

De l'âme dans le *Phèdre*. Les stratégies du renversement entre le prologue et la palinodie

Anca Vasiliu (CNRS, Centre Léon Robin, Sorbonne Université), le 23 mai 2018, Athènes, Institut de Philosophie

T.1. Flavien conseille à Autoboulos de ne pas traiter du sujet (« l'amour ») à la manière d'un drame, et donc de supprimer la scène et la scénographie, avec la description du lieu que les écrivains « s'efforcent d'emprunter à Platon » en s'appropriant « son Ilissos, son fameux agnus-castus et ce gazon qui pousse sur une pente doucement inclinée... » **Plutarque**, *Erotikos* 1 (trad. R. Flacelière revue par F. Frazier, CUF, 2008).

« ... pouvoir entre amis, couchés dans l'herbe tendre, / auprès d'une rivière, sous les branches d'un grand arbre, / choyer allègrement son corps à peu de frais, ... (*cum tamen inter se prostrati in gramine molli, / propter aquae riuorum, sub ramis arboris altae, / non magnis opibus iucunde corpora curant...*) », **Lucrèce**, *De rerum natura*, II, 29-31 (trad. J. Kany-Turpin, GF, 1997).

T.2. C'est encore à partir de ce *topos* « platane-source » que **Plotin** demande de concevoir (νόησον) l'Un, en renvoyant l'intellection à ce lieu où s'associent une « source » et un « grand arbre » : une source qui n'a pas d'origine et irrigue tout sans jamais s'épuiser (πηγήν ἀρχὴν ἄλλην οὐκ ἔχουσιν...) et un arbre immense dans lequel la vie circule partout (ἡ ζωὴν φυτοῦ μεγίστου...), bien que le principe de vie soit immobile et qu'en n'étant pas lui-même multiple, il soit principe des manifestations multiples (οὐ πολλὴ οὐσα, ἀλλ' ἀρχὴ τῆς πολλῆς), *Enn.* III, 8 (T.30), 10, 5-14.

T.3. Phèdre : « Quel charme, conviens-en, quelle pureté, quelle transparence offrent aux yeux ces filets d'eau, et comme leurs bords se prêtent bien à des amusements de jeunes filles ! (Χαρίεντα γούν καὶ καθαρὰ καὶ διαφανῆ τὰ ὑδάτια φαίνεται, καὶ ἐπιτήδεια κόραις παίζειν παρ' αὐτά) » (229b2-4)

T.4. Socrate : « Ah ! par Héra, le bel endroit pour remettre pied à terre (Νῆ τὴν Ἥραν, καλὴ γε ἡ καταγωγὴ). Ce platane couvre autant d'espace qu'il est élevé (πλατάνος αὐτὴ μάλ' ἀμφιλαφῆς τε καὶ ὑψηλὴ). Et ce gattilier (τοῦ τε ἄγνου), qu'il est haut et magnifiquement ombreux (τὸ ὕψος καὶ τὸ σύσκιον πάγκαλον) ! Dans le plein de sa floraison comme il est (ὡς ἀκμὴν ἔχει τῆς ἄνθης), l'endroit n'en peut être davantage embaumé (ὡς ἂν εὐωδέστατον παρέχοι τὸν τόπον) ! Et encore, le charme sans pareil de cette source (πηγὴ χαριεστάτη) qui coule sous le platane (ὑπὸ τῆς πλατάνου ρεῖ), la fraîcheur de son eau : il suffit de mon pied pour me l'attester (τεκμήρασθαι) ! C'est vraisemblablement un sanctuaire des Nymphes et d'Achéloüs, si j'en juge par ces figurines et ces statues (Νυμφῶν τέ τινων καὶ Ἀχελόου ἱερὸν ἀπὸ τῶν κορῶν τε καὶ ἀγαλμάτων ἔουκεν εἶναι). Et encore, s'il te plaît, le bon air qu'on a ici n'est-il pas enviable et prodigieusement plaisant ? Claire mélodie d'été, qui fait écho au chœur des cigales ! Mais le raffinement le plus exquis (πάντων δὲ κομψότατον), c'est ce gazon, avec la douceur naturelle de sa pente qui permet, en s'y étendant, d'avoir la tête parfaitement à l'aise (τὴν κεφαλὴν παγκάλας ἔχειν). » (230b2-c5, trad. L. Robin modifiée)

T.5. Socrate, ayant regardé Phèdre devenir *brillant* à la lecture du discours de Lysias (πρὸς σὲ ἀποβλέπων, ὅτι ἐμοὶ ἐδόκει γάνυσθαι ὑπὸ τοῦ λόγου μεταξὺ ἀναγιγώσκων), se déclare partant à son tour pour un tel délire (συνεβάρκευσα μετὰ σοῦ, 234d1-6). Nullement dupe de la réaction de Socrate, Phèdre lui pose immédiatement la question du « vrai » : ἀλλ' ὡς ἀληθῶς... ? (234e1) Phèdre avait trouvé *merveilleux* le vocabulaire de Lysias : οὐκ ὑπερφυῶς τά τε ἄλλα καὶ τοῖς ὀνόμασιν εἰρήσθαι; (234c7-8)

T.6. « Comme un souffle (οἶον πνεῦμα) ou comme un écho (ἠχώ) renvoyé par une surface lisse (λείων) et solide (στερεῶν) revient à son point de départ, le flot de la beauté retourne vers le beau en passant pas les yeux (τοῦ κάλλους ρεῦμα πάλιν εἰς τὸν καλὸν διὰ τῶν ὀμμάτων ἰόν), car ce chemin conduit naturellement à l'âme (ἡ πέφυκεν ἐπὶ τὴν ψυχὴν ἰέναι) ; il atteint celle-ci, la remplit, arrose le passage des ailes et les fait pousser, et remplit à son tour d'amour l'âme du bien-aimé. Il aime donc, mais il ne sait quoi. [...] Comme un homme qui a pris une ophthalmie à un autre, il ne sait pas ce qu'il a et oublie qu'il se voit lui-même, dans son amoureux, comme dans un miroir (ὥσπερ δὲ ἐν κατόπτρῳ ἐν τῷ ἑρῶντι ἑαυτὸν ὀρῶν λέληθεν). En la présence de l'autre il cesse comme celui-ci de souffrir, en son absence il éprouve les mêmes regrets, et il est regretté de la même façon : il éprouve un 'contre-amour', image réfléchie de l'amour (εἰδωλον ἑρωτος ἀντέρωτα ἔχων). » (*Phèdre* 255c-e, trad. Moerschini-Vicaire, un peu modifiée)

T.7. Les Anciens, tels Sappho, Anacréon et bien d'autres, lorsqu'ils écrivent sur l'amour « puisent à des flots étrangers (ἐξ ἀλλοτρίων ποθὲν ναμάτων) » et arrivent à créer un certain effet de « plénitude de l'âme » (plus précisément « une plénitude du siège des passions » : πλήρες πως ... τὸ στήθος...) « en remplissant les oreilles à la manière d'une cruche (διὰ τῆς ἀκοῆς πεπληρωσθαι με, δίκην ἀγγείου). » (235c3-d2)

T.8. La métaphore lustrale pour définir la palinodie : ἐπιθυμῶ ποτίμῳ λόγῳ οἶον ἄλμυράν ἀκοὴν ἀποκλύσσασθαι (243d4-5).

T.9. Il nous faut observer, ἰδόντα, dit Socrate, ses propres πάθη καὶ ἔργα, pour pouvoir penser vrai, τἀληθὲς νοῆσαι, à propos de la nature de l'âme, ψυχῆς φύσεως περί (245c2-3).

T.10. L'argument de l'immortalité de l'âme est celui du mouvement par soi (αὐτοκίνητον) et infini (« de ce qui ne cesse jamais de se mouvoir », οὐποτε λήγει κινούμενον), et la possibilité d'un tel mouvement tient dans la condition propre à l'âme d'être « source et principe de ce mouvement (πηγὴ καὶ ἀρχὴ κινήσεως, 245c8-9) ». « Maintenant qu'a été rendue évidente l'immortalité de ce qui est mû par soi-même (ἀθανάτου δὲ περασμένου τοῦ ὑφ' ἑαυτοῦ κινουμένου), on ne se fera pas scrupule d'affirmer que c'est là l'essence de l'âme, que sa notion est cette notion même (ψυχῆς οὐσίαν τε καὶ λόγον τοῦτον αὐτόν τις λέγων οὐκ αἰσχυνεῖται). » (245e3-5)

T.11. « Voilà qui suffit sur la question de son immortalité (ἀθανασίας αὐτῆς). Quant à ce qui serait une idée de l'âme (περὶ δὲ τῆς ιδέας αὐτῆς), voici ce qu'il en faut dire : dire comment elle est (οἶον μὲν ἐστὶ), c'est l'affaire de tout un récit, divin et long (θείας εἶναι καὶ μακρῶς διηγήσεως) ; mais une vraisemblance [une image vraisemblable] (ἔουκεν), c'est humain et c'est plus court (ἀνθρωπίνης καὶ ἐλάττονος) ; c'est ainsi que nous parlerons (ταύτη οὖν λέγωμεν). » (246a2-5, trad. L. Robin modifiée)

T.12. « Quant à la détermination de l'âme comme immortelle (ἀθάνατον), il n'est rien qui permette d'en parler de façon raisonnée (ἐξ ἐνὸς λόγου λελογισμένου). Mais nous nous faisons une représentation (ἀλλὰ πλάττομεν), sans en avoir ni l'expérience ni l'intellection (οὔτε ἰδόντες οὔτε ἰκανῶς νοήσαντες), un dieu immortel vivant (θεὸν ἀθάνατον ζῶον), ayant une âme et ayant un corps (ἔχον μὲν ψυχὴν, ἔχον δὲ σῶμα), les deux étant unis pour un temps éternel (τὸν αἰὲ δὲ χρόνον ταῦτα ξυμπεφυκότα). » (246c6-d2, trad. L. Robin modifiée)

T.13. « À l'honneur de ce lieu supracéleste (ὑπερουράνιον τόπον) nul poète parmi ceux d'ici-bas n'a encore chanté d'hymne, et jamais ne chantera d'hymne qui y soit proportionné. Or voici ce qui en est ; car, si vraiment il est un cas où l'on doit avoir le courage de dire la vérité, c'est surtout quand on parle sur la Vérité ! Eh bien ! donc, la réalité qui réellement est sans couleur, sans figure, intangible (ἀχρώματος, ἀσχημάτιστος, ἀναφῆς οὐσία ὄντος οὐσα) ; celle qui ne peut être contemplée que par le pilote de l'âme, par l'intellect (ψυχῆς κυβερνήτη μόνῳ θεατῇ νῶ) ; celle qui est le patrimoine du vrai savoir (τῆς ἀληθοῦς ἐπιστήμης γένος), c'est elle qui occupe ce lieu (τόπον). Il s'ensuit que la pensée d'un Dieu (θεοῦ διάνοια), en tant qu'elle se nourrit d'intellection et de savoir sans mélange (νῶ τε καὶ ἐπιστήμη ἀκηράτῳ τρεφομένη), et, de même, la pensée de toute âme (ἀπάσης ψυχῆς) qui se soucie de recevoir l'aliment qui lui convient, lorsqu'avec le temps elle a fini par apercevoir la réalité (ἰδοῦσα διὰ χρόνου τὸ ὄν), elle en éprouve du bien-être, et la contemplation des réalités véritables est pour elle une nourriture bienfaisante (ἀγαπᾷ τε καὶ θεωροῦσα τἀληθῆ τρέφεται καὶ εὐπαθεῖ), jusqu'au moment où la révolution circulaire la ramène au même point. Or, tandis qu'elle accomplit ce tour, elle a sous les yeux (καθορᾷ) la Justice en elle-même, sous les yeux (καθορᾷ) la Sagesse ; elle a sous les yeux (καθορᾷ) un savoir qui n'est pas celui auquel est lié le devenir (οὐχ ἢ γένεσις πρόσεστιν), qui n'est pas non plus celui qui se diversifie avec la diversité des objets auxquels il s'applique et auxquels, dans notre présente existence, nous donnons le nom d'êtres (οὐδ' ἢ ἐστὶν που ἕτερα ἐν ἑτέρῳ οὐσα ὧν ἡμεῖς νῦν ὄντων καλοῦμεν), mais le Savoir qui s'applique à ce qui est réellement une réalité (ἀλλὰ τὴν ἐν τῷ ὄντι ἐστὶν ὄντως ἐπιστήμην οὐσαν). Après qu'elle a, de la même façon, contemplé les autres choses qui réellement sont des réalités (τᾶλλα ὡσαύτως τὰ ὄντα ὄντως θεασαμένη), après qu'elle en a fait son régal, de nouveau elle s'enfonce dans l'intérieur du ciel (εἰς τὸ εἶσω τοῦ οὐρανοῦ) et revient à son logis. » (247c2-e5)

T.14. « Il est donc manifeste que Thrasymaque, ou tout autre qui donnera un enseignement sérieux de l'art oratoire (τέχνην ῥητορικὴν), commencera par dépeindre l'âme en toute exactitude (ἀκριβείᾳ γράψει τε καὶ ποιήσει ψυχὴν ἰδεῖν), par faire voir s'il est dans sa nature d'être une chose une et homogène ou si, à la façon d'un corps, elle est multiforme (πότερον ἐν καὶ ὁμοιον πέφυκεν ἢ, κατὰ σώματος μορφήν, πολυειδές) ; car c'est cela, disons-nous, qui est montrer la nature d'une chose (φύσιν εἶναι δεικνύναι). » (271a4-8)